

AIHP-GÉODE

L'usage des plantes médicinales aux Antilles et en Guyane

Les remèdes anciens au fil du temps



TERRES D'AMÉRIQUE/9

KARTHALA

Comment les *Rimèd razié* utilisés par les anciens (*gran moun*), ces éléments de la flore des Antilles et de la Guyane employés comme plantes médicinales sauvages pour soulager, guérir, maintenir en bonne santé, préserver des maléfices..., sont-ils devenus ces recours exclusifs ou, plus récemment, adjoints à la médication allopathique ? Comment, de « guérisseurs », selon des pratiques empiriques efficaces, savamment transmises de génération en génération, ces éléments de la flore constituent-ils de nos jours un potentiel exceptionnel de valorisation d'une biodiversité remarquable ? Comment aussi ces entités de la flore native ou introduite au fil des temps (de l'ère précoloniale à l'actuelle) sont-elles devenues des marqueurs de la quête d'expression et de reconnaissance identitaire de nos sociétés antillo-guyanaises ?

Cet ouvrage fait suite à une journée publique d'études, organisée par le laboratoire de recherche universitaire AIHP-GÉODE de l'université des Antilles et de la Guyane. En choisissant de réunir des points de vue d'horizons différents, il rappelle que le travail scientifique ne peut se passer ni de regards et d'approches complémentaires, ni d'échanges avec un large public.

Ce numéro 9 de *Terres d'Amérique* rassemble la contribution d'historiens, de spécialistes des sciences expérimentales sur les plantes aromatiques et médicinales (PAM). Il laisse aussi la parole à des acteurs qui se sont fortement impliqués dans la défense et la valorisation de ces plantes dans les territoires antillo-guyanais, tels que Michel Grandguillotte, Jacques Portécop, Edouard Bénito-Espinal et, plus récemment, Emmanuel Nossin et Henry Joseph qui, aujourd'hui encore, sont pleinement engagés dans la défense et la valorisation de ce riche patrimoine naturel et socio-culturel.

Terres d'Amérique

Publication dirigée par Françoise Pagney Bénito-Espinal

**L'USAGE DES PLANTES MÉDICINALES
AUX ANTILLES ET EN GUYANE**

« TERRES D'AMÉRIQUE »

Publication initiale du Centre de Recherche Géographie Développement Environnement de la Caraïbe (GÉODE-Caraïbes) de l'Université des Antilles et de la Guyane, sous la direction du professeur Maurice Burac, aujourd'hui professeur émérite.

Directeurs du présent volume : Jacques Dumont et Françoise Pagney Bénito-Espinal

Secrétariat de rédaction : Françoise Pagney Bénito-Espinal, avec la participation de Colette Ranély Vergé-Dépré et Robert Burton.

Conseil scientifique du présent volume : Grégory Beriet, Jacques Dumont, Marie Féliot-Rippault, Odile François-Haugrin, Laurent Marlin, Françoise Pagney Bénito-Espinal, Juliette Smith-Ravin, Colette Ranély Vergé-Dépré.

Secrétariat technique du volume 9 : Colette Médouze et Nicolas Ferchat.

AIHP-GÉODE
Faculté des lettres et sciences humaines
Université des Antilles et de la Guyane
B.P. 7207 – 97275 Schœlcher Cedex
Tél. : 0596 72 75 02

Visitez notre site : **www.karthala.com**

Paiement sécurisé

Les opinions émises n'engagent que les auteurs.

Couverture : Marchande de « simples » du marché de Pointe-à-Pitre (Édouard Bénito-Espinal).

© Éditions KARTHALA, 2017
Première édition papier, 2015
ISBN : 978-2-8111-1484-8

**Jacques Dumont
et Françoise Pagney Bénito-Espinal (éd.)**

L'usage des plantes médicinales aux Antilles et en Guyane

Les remèdes anciens au fil du temps

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**

À Mathieu Dumont, phytothérapeute, que son père Jacques Dumont a perdu, alors qu'il réalisait son travail de rédacteur d'articles dans ce volume de « Terres d'Amérique » n° 9, et de supervision de deux de ses parties.

Avant-propos

Françoise PAGNEY BÉNITO-ESPINAL *

Le Laboratoire AIHP-GEODE de l'Université des Antilles et de la Guyane, après avoir regroupé, durant deux décennies, quasi exclusivement des géographes et des historiens, ainsi qu'un archéologue, s'ouvrait en 2010 à d'autres membres, des sciences expérimentales et autres sciences humaines. Un défi devait être relevé, celui de réunir des spécialistes de disciplines diverses sur un thème d'investigation qui leur permette d'exprimer leur identité d'approches, leurs spécificités méthodologiques, leur regard propre sur un objet commun, fédérateur, de recherche.

Le choix des *rimèd razié* de nos territoires antillais, ces plantes et leurs usages thérapeutiques au fil du temps, devait très vite s'imposer comme un premier lien entre les disciplines de recherche constitutives de l'Equipe d'Accueil, dans le cadre d'activités transversales. Comment ces éléments de la flore, employés comme « remèdes », pour soulager, guérir, maintenir en bonne santé, préserver des maléfices..., étaient-ils devenus, au fil du temps, ces recours exclusifs ou, plus récemment, adjoints à la médication allopathique, dans nos sociétés antillo-guyanaises ? Comment, de « guérisseurs », selon des pratiques empiriques efficaces, savamment transmises de génération en génération, ces éléments de la flore devenaient-ils de nos jours un potentiel exceptionnel de valorisation d'une biodiversité remarquable ? Comment aussi ces entités de la flore native ou introduite au fil des temps (de l'ère précoloniale à l'actuelle) étaient-elles devenues, grâce aux bouleversements des moyens de diffusion, des marqueurs de la quête d'expression et de reconnaissance identitaire de nos sociétés antillo-guyanaises ?

* Directrice du Laboratoire AIHP-GEODE (EA 929).

Expressions du syncrétisme complexe de ces sociétés créoles enrichies de tant d'apports culturels venus d'Afrique, d'Europe, d'Asie..., et bien évidemment, aussi puisés dans les savoirs des populations amérindiennes, les *rimèd razié* étaient un objet d'interrogations complexes, tant pour les historiens que les biochimistes. Ils l'étaient aussi pour les géographes soucieux de comprendre les processus de construction des territoires et des paysages, au travers de leurs composantes socioculturelles en rapport à l'espace et au temps. *Rimèd razié* ou *rimèd gran moun* en créole, cette dernière expression qui signifie « remèdes des anciens » exprime toute la charge symbolique des héritages et des transmissions des usages de ces plantes, miroirs des sociétés au fil de leur devenir.

Bien des questionnements furent ainsi exprimés lors des séances de préparation du séminaire de recherche qui eut lieu le 15 décembre 2012 au Fonds Saint-Jacques, à la Martinique. Le choix de ce Centre culturel de rencontre pour la tenue de ce séminaire de recherche n'est pas le fruit du hasard. Il résulte des initiatives de Benoît Bérard, Maître de conférences en archéologie, directeur adjoint d'AIHP-GEODE, qui nous mit en relation avec l'équipe de direction et d'organisation du site dont nous saluons l'efficacité. Mesdames Coline-Lee Toumson, Katharina Blum et Dina Nicolas nous permirent de réussir pleinement cette journée d'échanges, riche de diversités d'approches, de questionnements et de prolongements potentiels, avec un public nourri, dans un site remarquable tant par son esthétique que son histoire¹. L'investissement de Madame Renée Numa pour la réussite de cette manifestation fut total, et nous savons ce que nous lui devons pour la qualité du déroulement de la journée.

L'ouvrage que nous proposons au lecteur n'aurait pas pu voir le jour sans la contribution essentielle de la Région Martinique. Il regroupe la majorité des communications qui furent exposées lors du séminaire du 15 décembre 2012, suivant un découpage qui reflète ses séances thématiques. Le lecteur en pardonnera la longue période de finalisation, puisque ce livre est à paraître plus de deux ans après la manifestation scientifique du Fonds Saint-Jacques. Pris par de multiples contraintes et engagements à honorer, Jacques Dumont et moi-même, étant chacun en charge de la gestion de deux de ses quatre parties constitutives, sommes seuls responsables de ce délai que les auteurs aussi comprendront.

Cette longue séquence de concrétisation nécessite quelques remarques. Certains des auteurs sont des enseignants-chercheurs, membres du Laboratoire AIHP-GEODE, dont l'appartenance est à l'Université des Antilles et de

1. Se reporter au site internet du Centre culturel de rencontre Fonds Saint-Jacques, <http://www.domainedefondssaintjacques.com/#>, consulté le 30 janvier 2015.

la Guyane. Or à la date de rédaction de cet avant-propos, cette université n'existe plus. Elle a laissé place à deux entités, l'Université des Antilles (encore au stade transitoire de ratification de son ordonnance de création) et l'Université de Guyane. À la date de la manifestation du Fonds Saint-Jacques, notre établissement d'appartenance était l'Université des Antilles et de la Guyane, et c'est bien dans ce cadre institutionnel que s'est inscrite notre manifestation. Il n'y a aucune raison, nous semble-t-il, de rectifier cette appartenance institutionnelle, alors que les articles que le lecteur découvrira sont, pour certains, bien ancrés dans le contexte de cette fin d'année 2012. Les recherches en sciences expérimentales, présentées comme des perspectives à construire, ont avancé. Les acteurs de la défense patrimoniale de la biodiversité de nos territoires, celles des *rimèd gran moun*, ont continué leur cheminement d'acteurs de la vie économique en tant qu'entrepreneurs, et de conscientisation des populations. Des questionnements, dans le prolongement de cette manifestation scientifique au sein de notre laboratoire, se sont posés, et il reste à faire en sorte qu'une autre journée d'étude voie le jour, prochainement, qui poursuive la réflexion engagée et en devenir.

En tant que directrice d'AIHP-GEODE, il nous faut aussi expliciter l'évolution de la collection que reflète ce numéro 9. C'est Maurice Burac, professeur émérite, fondateur du Centre de recherche GÉODE-Caraïbe, qui assura la direction de la collection « Terres d'Amérique ». Le volume 8, coordonné par Thierry Hartog, était le volume d'hommage, bien mérité, offert à ce collègue géographe dont le parcours universitaire fait incontestablement référence. « Terres d'Amérique » a donc été une collection avant tout de géographie. Le numéro 9 reflète un positionnement sensiblement différent. La collection était la production d'un groupe de recherche (GÉODE-Caraïbe), appartenant à un laboratoire universitaire (l'Équipe d'accueil 929). Ce laboratoire universitaire a évolué ces dernières années comme nous l'avons spécifié ci-dessus. Aussi, a-t-il été décidé que ce numéro reflète sa réorientation récente, dans le cadre de la contractualisation en cours (2010, avec une échéance repoussée à fin 2016 du fait de l'évolution institutionnelle de l'Établissement). La distinction initiale entre deux entités clairement séparées, AIHP (Archéologie industrielle, Histoire, Patrimoine) et GÉODE-Caraïbe (Géographie-Développement, Environnement de la Caraïbe) a laissé place à une dynamique à vocation plus transversale dans le cadre de l'actuel contrat. C'est cette évolution que reflète ce numéro 9 de « Terres d'Amérique ». Si la synergie entre disciplines n'est certes pas ici aboutie, les spécificités d'approche étant clairement détectables, il n'en demeure pas moins que la réunion des champs disciplinaires autour d'un objet commun de réflexion est une position dont la pertinence est validée par cet ouvrage. Nous tenons à ce propos à saluer l'investissement des membres du comité

scientifique de la manifestation du Fonds Saint-Jacques (Grégory Beriet, Jacques Dumont, Laurent Marlin, Marie Feliot-Rippeault, Odile François-Haugrin, Juliette Smith-Ravin, Colette Ranély Vergé-Dépré) qui, à nos côtés, firent tout pour que cette journée de réflexion soit un réel succès et qu'elle se prolonge par l'ouvrage que nous proposons au lecteur. Nous tenons plus particulièrement à saluer l'investissement du professeur Jacques Dumont qui, avec Marie Feliot-Rippeault, rédigea l'appel à contribution et de ce fait, l'introduction de l'ouvrage (voir *infra*). Enfin, ayant veillé à sa finalisation, nous prions le lecteur d'excuser les coquilles et imperfections, que notre supervision générale a sans nul doute laissées au fil des pages.

Mais cet avant-propos ne peut se clore sans un hommage.

Nous dédions cet ouvrage à Mathieu Dumont, phytothérapeute, dont Jacques Dumont, son père, a transcrit des éléments de savoir dans les pages qu'il a rédigées. Ainsi existe-t-il toujours... au fil de ces lignes, qu'il aurait certainement tant aimé pouvoir lire et commenter.

Introduction générale

Jacques DUMONT

Si les plantes médicinales sont de mieux en mieux étudiées du point de vue de leurs dimensions biochimiques et de leurs effets, l'apport des sciences humaines et sociales à ces recherches reste peu développé aux Antilles. Il est pourtant indispensable en croisement avec d'autres approches dont celles des sciences expérimentales. Car les *rimèd razié*, ailleurs appelés les « simples », font intimement partie de la vie créole, à tel point que l'anthropologue Jean Benoist a pu parler de « plantes de compagnie » (Benoist J., 1993), ou Jacques Fournet des « plantes compagnes de l'homme » dans *La grande encyclopédie de la Caraïbe* (Fournet J., 1990). Leur présence ancienne – on pourrait dire leur enracinement – interdit, comme l'a signalé Elizabeth Vilalyeck, d'en séparer définitivement les usages en classifications bien étanches : médicinales, alimentaires, magiques (Vilalyeck E., 2002), leur caractère utile ou maléfique, dépendant également des dosages et des savoir-faire, et donc des médiations qui les rendent accessibles.

Pour autant, il ne s'agit pas ici d'en célébrer les usages enfin reconnus, ni d'en regrouper les attraits sous la catégorie séduisante et vague du magico-religieux, ni encore d'en inventorier les bénéfices, comme de remarquables travaux sur la pharmacopée caribéenne s'appliquent à le faire depuis de nombreuses années, mais plutôt d'examiner cette relation particulière aux « herbes qui guérissent », leur place effective, et les savoirs, pratiques et réseaux qu'elles mobilisent, les acteurs qui les valorisent, les enjeux qui traversent leurs emplois ou les discours les concernant, les opportunités économiques qu'elles peuvent offrir.

L'engouement aujourd'hui affirmé pour une phytothérapie créole se traduit à la fois par le nombre de recherches développées et celui, toujours croissant, de publications et manifestations à destination du grand public, en Guadeloupe et en Martinique, ou plus largement dans la Caraïbe. Il ne peut

cependant être considéré comme un simple regain d'intérêt ou la reconnaissance d'un secteur trop longtemps délaissé. En effet, les vertus thérapeutiques des végétaux font bien partie, depuis bien avant la colonisation¹, des quotidiens antillais. Comme le rappelle déjà Descourtilz au début du XIX^e siècle : « Dans les temps les plus anciens, on ne connut d'autres thérapeutiques, que l'application des plantes, et l'usage de leurs suc » (Descourtilz M.-É., 1821, introduction). Le recours aux plantes a longtemps été commun aux différents groupes de population. Les usages populaires sont constants et la botanique médicinale fait aussi pleinement partie de l'horizon thérapeutique des médecins jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

De nombreuses publications anciennes attestent d'ailleurs d'un intérêt véritablement scientifique, même s'il ne dispose évidemment pas des outils actuels de recherche ou de socles épistémologiques identiques. Elles appellent des investigations permettant d'en dessiner les héritages, comme d'en signaler les limites. L'irruption d'une médecine moderne, biochimique, attribuant la maladie à un vecteur qu'il suffirait alors de traiter, a bouleversé cette présence en Europe. Pourtant aux Antilles, ces évolutions pharmacologiques suffisent d'autant moins à rompre avec les principes d'une médecine populaire que cette modernité thérapeutique exacerbe les différences d'accès au système sanitaire colonial (Dumont J., 2011, p. 822-852).

Longtemps, la médecine anatomo-clinique est réservée à quelques privilégiés, militaires, fonctionnaires ou ceux qui peuvent en assumer les coûts. Autant dire que l'immense majorité de la population fait appel à des remèdes proches de leur environnement y compris culturel. Malgré leurs usages très répandus, les plantes vont apparaître alors, pour les tenants de la modernité médicale et sociale, comme liées à une situation de « retard » sanitaire, voire signe d'archaïsme qu'il faut combattre et dépasser. On peut le mesurer dans une presse² souvent acquise à la célébration du progrès et de ses différentes icones, du début du vingtième siècle jusqu'aux années 1970. Aujourd'hui, ces remèdes à base de plantes, qui apparaissent comme trop longtemps négligés ou même délibérément écartés, offrent un complément, voire une véritable alternative, à la médecine allopathique. Ils cristallisent aussi nombre de questions qui agitent nos sociétés concernant son présent, son passé et son devenir.

Il faut donc examiner ces utilisations ou leurs rejets, les appétits comme les excommunications, dans les différents espaces et temps sociaux antillais.

-
1. Comme l'attestent des témoignages de chroniqueurs des XVII^e et XVIII^e siècles, et des travaux archéologiques et historiques portant sur les premiers contacts entre Amérindiens et explorateurs, visiteurs, puis colons, domaines encore trop peu explorés.
 2. Par exemple, le journal catholique *La Paix* dès le début du XX^e siècle en Martinique.

Il s'agit bien d'interroger les fluctuations d'une présence et d'en décrypter, au-delà des discours justificatifs, les enjeux traversant leurs usages. À quelles pratiques, traditions, croyances, les plantes sont-elles effectivement attachées ? À quels univers thérapeutiques appartiennent-elles ? Quels liens existent entre usages populaires et constructions savantes ? Et comment s'opèrent les transmissions des connaissances ? Quels acteurs – individuels et collectifs – ont construit ces savoirs et servent de relais entre hier et aujourd'hui ?

Au-delà d'une meilleure connaissance de leurs usages et de leurs réseaux, les plantes médicinales invitent à réfléchir sur ce qu'elles réfractent aussi de nos sociétés. L'engouement actuel pour une médecine dite traditionnelle³ ne peut ainsi être déconnecté des phénomènes de patrimonialisation dont les domaines n'en finissent pas de s'étendre. Évoquant une foire à Petit Bourg, *France-Antilles* du 12 septembre 2009 écrivait : « Les Guadeloupéens pourront ainsi se réapproprier les bienfaits et vertus des plantes médicinales et huiles essentielles issues du terroir. » Les remèdes traditionnels, retrouvés, reconquis, peuvent apparaître porteurs d'une authenticité ou pour le dire autrement d'une pureté préservée de toute contamination y compris culturelle. Les questions identitaires et leurs socles trop souvent essentialistes servent de terreau aux regards complaisants envers une médecine ancienne, vue comme résistant aux impositions exogènes, voire érigée en « marronne ». Pour éviter les schémas simplistes et réducteurs, il faut donc considérer le succès général des médecines dites non conventionnelles – selon le terme officiel consacré par le Parlement européen en 1997 – et leurs résonances aux Antilles. Et comme y invite l'anthropologue Jean Benoist, la qualification même de ces pratiques sanitaires doit être interrogée : « Sont-elles douces, parallèles, alternatives, traditionnelles, naturelles ? » (Benoist J., 1998, p. 523), chaque désignation renvoyant de fait à des systèmes d'opposition et des univers de luttes qu'il faudrait décrypter. Les représentations occidentales de la Nature, son exaltation actuelle, ne doivent pas faire perdre de vue qu'il s'agit selon Philippe Descola, professeur au Collège de France, de la « chose du monde la moins bien partagée » (Descola P., 2005, p. 56), soulignant combien, sous l'apparente universalité d'un terme, des conceptions différentes peuvent cohabiter, voisiner, s'ignorer.

-
3. L'Organisation mondiale de la santé définit la médecine traditionnelle comme une médecine comprenant « diverses pratiques, approches, connaissances et croyances sanitaires intégrant des médicaments à base de plantes, d'animaux et/ou de minéraux, des traitements spirituels, des techniques manuelles et exercices, appliqués seuls ou en association afin de maintenir le bien-être et traiter, diagnostiquer ou prévenir la maladie ».

Les usages prophylactiques et thérapeutiques des végétaux n'ont pas attendu les connaissances et intérêts actuels pour exister. Mais quelle part les plantes occupent-elles réellement ? Qui les utilise et comment ? Quels sont leurs promoteurs ? Il s'agit donc d'examiner la présence de ces remèdes dans les quotidiens antillais – hier et aujourd'hui – et de contribuer à la réflexion sur leur devenir. La grande majorité des travaux sur les plantes ont porté jusqu'ici sur leurs compositions, leurs utilités reconnues, mais peu sur leur place économique, leur histoire, les sociabilités qu'elles mettent en jeu, les réseaux qu'elles mobilisent, les pionniers qui les ont promues. Cet ouvrage – peut-être son originalité – repose sur le croisement d'approches différentes et complémentaires. Il réunit des points de vue de différentes sciences sociales, des témoignages d'acteurs très impliqués, des apports des sciences expérimentales. Il est divisé en quatre parties.

La première, historienne, et qui ne prétend à aucune exhaustivité, examine cette présence des plantes médicinales dans la société antillaise depuis le XVII^e siècle. Elle prend comme support des archives, des publications spécialisées ou non, les ouvrages à valeur de source, sans oublier leurs illustrations au croisement de la représentation pittoresque et savante. L'intérêt pour leurs vertus thérapeutiques est attesté dès les textes des premiers chroniqueurs. De nombreux ouvrages de la période coloniale les intègrent⁴ ou leur sont consacrés⁵. Elles font partie intégrante de pharmacopées qu'il faudrait mieux étudier (remèdes prescrits, effets attendus, dosages, transmissions des savoirs) et suscitent également un grand intérêt de l'autre côté de l'Atlantique, ouvrant un véritable marché dès le XVIII^e siècle. Leur développement est jugé insuffisant et plusieurs pionniers sur place s'attacheront à en répandre connaissances et bienfaits. Le but de ce travail, est de réinscrire la richesse et la complexité des relations entre société créole et plantes dans le temps, et pas seulement le passé.

La deuxième partie rassemble des témoignages et analyses d'acteurs clés, bien connus aux Antilles et œuvrant pour certains depuis les années 1970 dans le domaine des plantes médicinales et le développement des ressources autochtones. Militants, fortement investis dans la connaissance et la promo-

4. Cf. les nombreux guides sanitaires destinés aux migrants – européens (par exemple : Descourtiz M.-É., *Guide sanitaire des voyageurs aux colonies en faveur des Européens destinés à passer aux îles ; suivi d'une liste des médicaments dont on doit munir la pharmacie domestique à établir sur chaque habitation*, Paris, Plankouke, 1816, 175 p.).

5. Voir *infra*, première partie. À titre d'illustration et du même auteur, Descourtiz M.-É., *Flore pittoresque et médicale des Antilles ou histoire naturelle des plantes usuelles des colonies françaises, anglaises, espagnoles, et portugaises*, Paris, Pichard, 1821-1827, 8 vol.

tion de savoirs portant sur notre environnement, leurs propos comme leurs itinéraires rappellent les dimensions de l'engagement indispensable qui est toujours le leur, les obstacles et résistances qu'ils eurent à vaincre, les pesanteurs à combattre, les solutions à inventer. Ces stimulants témoignages, ici pour la première fois rassemblés, sont mis en perspective par Françoise Pagney Bénito-Espinal permettant ainsi de retracer, sous la diversité des parcours, le sens d'une démarche et de la dynamique installée.

La troisième partie s'intéresse plus particulièrement à quelques enjeux sociaux concernant les plantes médicinales, ou qu'elles peuvent contribuer à révéler. Les espaces de concurrence dans lesquels elles s'inscrivent, les registres de légitimation ou de disqualification, les représentations dominantes qui banalisent un état en occultant ses dynamiques de construction, gagnent à être examinés. Pour ce faire, trois approches sont proposées. La première fait appel aux outils de la psychologie sociale. Elle expose une enquête en cours visant à identifier la façon dont les plantes sont aujourd'hui perçues et utilisées par différentes parties de la population, à mieux mesurer les distorsions possibles entre discours et réalités. La deuxième, sur une base ethnobotanique et pharmacologique, permet de revenir sur les obstacles, les forces et possibilités de devenir. La troisième, historienne, souligne permanences et transformations dans les arguments des défenseurs des plantes médicinales entre la fin du XIX^e siècle et aujourd'hui.

Enfin, la dernière partie expose quelques éléments cruciaux concernant la diffusion et la valorisation de produits végétaux. Elle mêle là aussi témoignages et recherches en cours, et illustre les liens nécessaires entre sciences expérimentales, souci de santé publique et développement économique. Ces différents espaces ne répondent toutefois ni aux mêmes logiques, ni aux mêmes rythmes. Le temps long de la recherche ne s'accorde pas immédiatement aux demandes sociales ; les collaborations indispensables nécessitent la mise en jeu de secteurs souvent complètement étrangers. C'est pourquoi à partir d'exemples ciblés – le combat juridique mené pour intégrer des plantes domiennes dans la pharmacopée française et le parcours du chef d'une entreprise phytosanitaire, la valorisation industrielle des potentialités nutritionnelles et thérapeutiques de la goyave, ou l'exposé des possibilités de recherche et d'exploitation à partir d'*Hibiscus elatus* –, cette partie expose à la fois des expériences réussies et des recherches en cours montrant les immenses possibilités – scientifiques, économiques, sociales – offertes.

Cet ouvrage fait suite à une journée d'études publique organisée par le laboratoire de recherche universitaire AIHP-GEODE de l'Université des Antilles et de la Guyane. En choisissant de réunir des points de vue d'horizons différents et de présenter des perspectives quelquefois simplement

ouvertes, il espère contribuer à une connaissance réflexive sur les plantes médicinales et leur place dans nos sociétés. Il rappelle que le travail scientifique aujourd'hui ne peut se passer de regards et d'approches croisés, mais aussi des échanges avec un public le plus large possible. Car il s'agit moins ici de livrer des savoirs définitifs que de continuer un dialogue que chaque personne concernée peut contribuer à enrichir.

Bibliographie

- BENOIST Jean, 1993, *Anthropologie médicale en société créole*, Paris, Presses universitaires de France, 286 p.
- 1998, Les Médecines douces, in Bromberger Christian, *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Paris, Éditions Bayard, p. 523-542.
- DESCOLA Philippe, 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 618 p.
- DESCOURTILZ Michel-Étienne, 1821-1827, *Flore pittoresque et médicale des Antilles ou histoire naturelle des plantes usuelles des colonies françaises, anglaises, espagnoles et portugaises*, Paris, Pichard (8 tomes).
- DUMONT Jacques, 2011, « Quelques éléments pour une histoire de la santé », chapitre « Le corps la santé le sport », in Bégot Danielle (dir.), *Guide de la recherche en histoire antillaise et guyanaise*, Paris, Éditions du CTHS, p. 822-852.
- FOURNET Jacques, 1990, « Flore 1, Les plantes compagnes de l'homme », *La grande encyclopédie de la Caraïbe* (vol. III), Imprimé en Italie, Sanoli, 213 p.
- VILALYECK Elizabeth, 2002, *Ethnobotanique et médecine traditionnelle créoles*, Matoury, Ibis Rouge, 123 p.

PREMIÈRE PARTIE

CONSTRUCTION, DIFFUSION DES SAVOIRS

Introduction

Jacques DUMONT

Cette première partie propose trois éclairages sur des aspects particuliers de l'histoire des plantes médicinales pour les sociétés antillaises mais aussi dans leur présence outre-Atlantique. Ils n'ont aucune prétention à épuiser ce sujet, mais espèrent au contraire donner un aperçu de la diversité des approches possibles et de leurs complémentarités. Car les articles, malgré les différences d'époque et d'objet, renvoient en écho à plusieurs thèmes et acteurs communs, dont on peut suivre également les traces et résonances dans les parties suivantes. L'histoire des plantes médicinales ouvre de vastes horizons de recherche. Elle fait bien sûr partie d'une histoire des pratiques de santé, encore peu développée aux Antilles, et plus largement d'une histoire culturelle en contribuant à mettre en évidence la complexité des relations entre environnement, économie et société.

La contribution de Grégory Beriet invite ainsi à une véritable « économie politique du végétal ». Il souligne que les plantes médicinales « exotiques » représentent depuis longtemps un intérêt commercial majeur, où se mêlent usages médicaux, incidences économiques et sociales, décisions juridiques. Leur transport de l'autre côté de l'Atlantique implique en effet de nombreux acteurs, suscite des tentatives d'appropriation, nécessite des régulations. Un marché se met en place. Le commerce des plantes entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle fait progressivement apparaître les colonies d'Amérique comme des réservoirs de végétaux précieux, destinés à alimenter un marché médical métropolitain en pleine expansion. L'institutionnalisation de la fonction de pharmacien permet de suivre la constitution d'un monopole, par l'élimination ou le désaveu des concurrences au titre d'une meilleure efficacité et d'un contrôle étendu alors à toutes les formes jugées illégales d'utilisation.

Le chapitre de Christelle Lozère-Bernard aborde l'univers des artistes botanistes-voyageurs. Leurs illustrations et le souci d'une représentation scrupuleuse jouent un rôle clé dans la connaissance des plantes antillaises et la diffusion d'images introduisant, puis banalisant la présence de ces éléments exotiques dans la société française. Des musées et expositions en prendront le relais à la fin du XIX^e siècle, soulignant la permanence recomposée de cette ambition de meilleure propagation des produits de l'empire colonial. Décrivant les itinéraires de quelques-uns de ces grands illustrateurs notamment autour de la grande colonie antillaise d'alors, Saint-Domingue, elle montre comment la représentation graphique participe autant du domaine artistique que scientifique, de la connaissance savante que de sa volonté de vulgarisation.

La troisième contribution revient sur la notion de précurseurs de la botanique médicinale aux Antilles françaises. Elle s'attache, plus particulièrement depuis la fin du XIX^e siècle, à trouver les prémices d'une volonté de mise à disposition de données validées scientifiquement au plus grand nombre. Deux branches initialement distinctes, l'une privilégiant la connaissance botanique, descriptive et classificatoire, l'autre la thérapeutique, se trouvent entrecroisées par un groupe de pionniers. L'idée d'expérimentation invite à vérifier des propriétés connues et finalement dépasser les barrières dans les connaissances. Celles-ci restent cependant longtemps marquées par les hiérarchies coloniales, dont elles continuent quelquefois de porter trace.

L'histoire ou plutôt l'approche historique invite à suivre des permanences et des (r)évolutions. Pour ce faire, elle propose des genèses, non en exposant des faits qui mèneraient inéluctablement à aujourd'hui, mais au contraire en mettant en perspective des moments de constitution des problèmes, en pointant des luttes oubliées, des éléments négligés ou des acteurs méconnus. En débutant cet ouvrage, cette partie historienne propose ainsi quelques clés de lecture utiles aussi pour les chapitres suivants, en analysant des phénomènes que l'on pourrait penser nouveaux ou au contraire inéluctablement pérennes.

1

Circulation et diffusion des plantes médicinales dans l'espace atlantique (XVIII^e-XIX^e siècle)

Traffic and expansion of Medicinal Plants in the Atlantic Area
(18th-19th Century)

Tráfico y expansión de las plantas medicinales en la zona atlántica
(siglos XVIII-XIX)

Grégory BERIET^{*}

Résumé

Cet article a pour objectif d'analyser les discours scientifiques autour de la circulation et l'utilisation des plantes médicinales entre le milieu du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle. Une attention particulière sera portée sur le lien entre médecine, plantes et économie transatlantique, le but étant notamment de déterminer en quoi le commerce des plantes médicinales influence les évolutions sociales et les pratiques sanitaires entre la France et les Territoires d'outre-mer.

Mots clés : plantes médicinales, marine, histoire naturelle, médecine, colonies.

^{*} Maître de conférences d'histoire, ESPE Guyane, Université des Antilles et de la Guyane, Laboratoire AIHP-GEODE, EA 929, berietg@gmail.com

Abstract

This article is designed to analyze the scientific discourse around the circulation and use of medicinal plants between the middle of the 18th Century and the middle of the 19th Century. A particular attention will be given on the relationship between medical science, the plants and the transatlantic economy. We will examine the implications of social and scientific development of the pharmaceutical trade.

Key-words: medicinal plants, marine, natural history, medicine, colonies.

Resumen

Este artículo tiene por objetivo analizar los discursos científicos en torno a la circulación y la utilización de las plantas medicinales entre la mitad del siglo XVIII y la mitad del siglo XIX. Una atención especial se referirá al vínculo entre medicina, plantas y economía transatlántica, el objetivo siendo, en particular, ver en que el comercio de las plantas medicinales influye sobre las evoluciones sociales y las prácticas sanitarias entre Francia y los territorios de ultramar.

Palabras clave: plantas medicinales, marina, historia natural, medicina, colonias.

En France, les sciences pharmaceutiques ont connu de grandes évolutions entre la deuxième moitié du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle. Ce fut tout d'abord la structuration de la délivrance des médicaments et la professionnalisation du personnel pharmaceutique, par le biais de la création du collège royal de pharmacie en 1776 puis l'élaboration d'une codification médicale, destinée plus particulièrement à uniformiser les préparations magistrales. Par la suite, les progrès de la chimie vont progressivement faire décliner les usages de traitements végétaux. La découverte de la quinine par Pelletier et Caventou au milieu des années 1820 constitue dans ce domaine un événement majeur, puisque ces derniers parviennent à isoler le principe actif du seul traitement végétal – à savoir l'écorce de quinquina – réellement efficace contre les fièvres paludéennes.

Mais ces évolutions marquent également un tournant dans l'appréhension commerciale des plantes médicinales. Loin de se cantonner au statut de simple objet de curiosité, les plantes médicinales font l'objet d'enjeux à la fois économiques et scientifiques majeurs. Circulant de part et d'autre de l'Atlantique, celles-ci se trouvent également assujetties aux intérêts coloniaux. Ainsi, au début du XVIII^e siècle, probablement entre 1716 et 1721, des semences de café furent apportées illégalement du Surinam vers la Guyane,

en trompant la vigilance des autorités hollandaises. Par ailleurs, les expéditions scientifiques financées par les grandes puissances navales favorisent la découverte de nouvelles espèces végétales, que les naturalistes tentent d'acclimater au sein des jardins botaniques. Ces entreprises se heurtent néanmoins à des obstacles à la fois structurels et conjoncturels. Premièrement, la collecte et l'analyse d'espèces végétales ne représentent qu'un aspect parfois secondaire d'une mission plus politique que scientifique. Les tensions et les récriminations des scientifiques lors de l'expédition Baudin au début du XIX^e siècle illustrent les difficultés qu'il peut y avoir à faire cohabiter les intérêts diplomatiques, les rigueurs de la vie en mer et la prospection scientifique.

Notre article se proposera d'analyser l'ensemble de ces questions en nous appuyant plus particulièrement sur une période allant de la deuxième moitié du XVIII^e siècle jusqu'aux années 1830. En effet, c'est durant cette période que les remèdes – majoritairement d'origine végétale – vont faire l'objet de codification et de réglementation qui permettent de revaloriser la fonction de « pharmacien apothicaire », désormais dépositaire d'un savoir sur l'élaboration des remèdes. C'est également à cette époque que les expéditions scientifiques et les intérêts coloniaux se conjuguent pour permettre une véritable économie politique des plantes médicinales, très influencée par la pensée physiocratique.

Plantes et remèdes : une économie politique du végétal

Remède et médicament

La place de l'enseignement pharmaceutique en France a une importance significative et atypique. Les facultés de médecine dispensent des cours de chimie médicale, physique médicale et histoire naturelle médicale au début du XIX^e siècle, ce que ne font pas les universités allemandes par exemple. Olivier Faure a ainsi souligné la place particulière que la médecine française des XVIII^e et XIX^e siècles accorde à la pharmacie ainsi qu'au commerce des remèdes et médicaments (Faure, O., 1993, 217-225). Au XIX^e siècle en effet, le médicament entre dans l'ère commerciale et industrielle (Dousset J.-C., 1985, p. 191). Cette situation fut par ailleurs favorisée par la création du collège de pharmacie, le 25 avril 1777, qui transforma le statut de « maîtres apothicaires » en celui de « pharmaciens » et jeta ainsi les bases d'une réglementation de la vente des médicaments d'une part, ainsi qu'une définition

plus stricte de la profession pharmaceutique d'autre part. En devenant une corporation de professionnels, les pharmaciens entrent de plain-pied dans le giron des sciences médicales, ce qui modifie l'appréhension scientifique du remède et du médicament.

Cette évolution met néanmoins du temps à se mettre en place. En effet, les lignes de rupture entre médicament et remède, pharmacien, droguiste et herboriste restent confuses jusqu'au milieu du XIX^e siècle (Faure O., 1993, p. 219). La fonction thérapeutique du médicament peine à se dissocier de celle du remède, ce dernier pouvant tout à la fois soulager, alimenter, prévenir, etc. Le fait que la majorité des traitements usités en médecine soient d'origine végétale, consolide cette ambiguïté thérapeutique. N'importe quelle plante peut en effet s'insérer dans la pharmacopée, au regard des modes et des succès réels ou supposés que certains végétaux acquièrent lors d'essais cliniques menés en hôpital. Cette ubiquité du traitement explique en partie l'importance accordée aux politiques de sécurité sanitaire et de contrôle des remèdes (Maire P., 2004, p. 869) autour desquelles se structurent l'encadrement des procédures d'élaboration pharmacologique ainsi que la commercialisation des produits pharmaceutiques (Chauveau S., 2004, p. 89-91). À la différence du médecin ou du chirurgien, la fonction sociale du pharmacien s'articule autour de ses prérogatives commerciales, la reconnaissance de sa maîtrise technique étant subordonnée aux indications et prescriptions médicales. La réputation du pharmacien est ainsi subordonnée à ses capacités de négociation, ses réseaux marchands et tout ce qui lui permet de disposer de végétaux de qualité. En 1816, suite à l'adoption du premier code de procédure pénale en matière de santé (1811) (Galmiche O., 1999, p. 112), le ministère de l'Intérieur proclame l'obligation de se conformer au codex pour toutes les préparations pharmaceutiques. Pour parvenir à faire respecter ce dispositif destiné à lutter contre le charlatanisme, le ministère prévoit également de procéder à l'inspection annuelle de toutes les officines du territoire (Faure O., 1993, p. 43-44). Cette évolution dans la législation sanitaire est également liée à une demande de certains professionnels qui cherchent à se distinguer des droguistes et des religieuses officiant à l'hôpital. De fait, ces pharmaciens veulent ainsi faire sortir le médicament des circuits informels ou charitables pour apparaître comme les distributeurs légitimes de produits sanitaires. Le monopole exercé sur les préparations magistrales leur sera de ce point de vue d'une grande aide dans cette conquête professionnelle et idéologique.

Reste que cette imbrication des rôles et fonctions traduit un questionnement scientifique plus profond : qu'est-ce qu'un médicament, qu'est-ce qu'un remède ? En effet, les positionnements et débats multiples autour des

traitements se déclinent dans le champ éditorial de la littérature médicale. Déjà, dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, les termes « médicament » et « remède » ont chacun leur entrée, le second étant l'objet d'une discussion autour de la différenciation à opérer entre le soin médical proprement dit, et le soin au sens générique du terme :

« Ce mot [remède] s'emploie quelquefois comme synonyme de médicament, quelquefois comme synonyme de secours médicinal, et par conséquent dans un sens beaucoup plus étendu et qui fait différer le remède du médicament comme genre de l'espèce. Sous cette dernière acception, la saignée, l'exercice, l'abstinence sont des remèdes aussi bien que des médicaments. » (Cité par Lecourt D., 2004, p. 724).

Mettre sur le même plan la saignée, l'exercice et l'abstinence montre à quel point il apparaît difficile de dissocier ce qui soigne de ce qui entretient la santé, ce qui soulage de ce qui guérit. Dans la préface du *Codex* édité en 1866, Jean-Baptiste Dumas – ministre de l'Agriculture et du Commerce entre 1850 et 1851 – précise le sens de la distinction médicament/remède :

« Le remède souvent confondu avec le médicament comprend celui-ci et, de plus, tout ce qui peut combattre la maladie, amener la guérison : la saignée, l'électricité, l'hydrothérapie, le régime sont des remèdes : l'émétique, le sulfate de quinine, le chloroforme sont des médicaments. » (Cité par Lecourt D., 2004, p. 724).

La période reste donc propice à une réflexion autour du médicament et, sachant qu'une grande partie de la pharmacopée est d'origine végétale, les plantes occupent une place centrale dans les débats médicaux. Ces derniers s'appuient notamment en France sur la prépondérance scientifique de l'histoire naturelle et des expéditions scientifiques de circumnavigation.

L'importance de l'histoire naturelle

La place accordée à l'histoire naturelle en France, à la suite de la Révolution française et de la refondation du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, apparaît fondamentale pour comprendre l'importance de la botanique médicale. La place des jardins botaniques constitue un élément central de ce développement, tant ces derniers se sont édifiés comme des laboratoires d'acclimatation des plantes, fruits et légumes en provenance des territoires outre-mer. Par ailleurs, cette recherche s'est également accompagnée du

souci de développer une pharmacopée vivrière, notamment suite au blocus maritime britannique au début du XIX^e siècle qui contraria grandement l'importation des produits issus des colonies. On remplace ainsi le sucre de canne par du sucre de betterave dans les sirops, tandis qu'on tente de trouver des antipyrétiques de substitution à l'écorce de quinquina. En 1815, le médecin légiste Bodard publie un *Tableau des plantes médicinales exotiques et de leurs succédanés indigènes*, dans lequel il se livre à un recensement des végétaux locaux et de leurs vertus afin notamment d'« offrir à la classe indigente et laborieuse des secours qu'elle ne peut obtenir des médicaments du Nouveau Monde, en ce qu'ils sont d'un prix trop élevé » (Bodard P.-H.-H., 1815, p. 2). Les médecins militaires sont particulièrement intéressés par cette approche de la thérapeutique. Ainsi, en 1822, Peysson fait ajouter dans les *Mémoires de médecine militaire*, une préparation censée produire les mêmes effets sur la fièvre que le quinquina (Peysson, 1882, p. 89). Ces conceptions de la pharmacopée s'articulent autour d'une conception naturaliste de la maladie et du remède. En effet, chez de nombreux médecins, la théorie de la propagation endémique par le biais des émanations telluriques, induit l'idée que les remèdes se trouvent à proximité des maladies. Dans les écoles de médecine navale, on favorise cette approche par le biais de courses botaniques, cours durant lesquels les élèves sont invités à arpenter le territoire pour y dénicher les plantes utiles à la médecine. Certains, comme l'officier de santé René-Primevère Lesson à Rochefort, s'appuieront sur ces sorties pour publier des ouvrages traitant de la flore locale (Lesson R.-P., 1835).

Mais les écoles de médecine navale ont également représenté des structures importantes dans la logistique de découverte et d'exploitation des plantes médicinales au sein des colonies. Soucieux de préserver leurs réseaux et de ne pas risquer des expéditions longues et périlleuses, de nombreux scientifiques du Muséum d'Histoire naturelle – dont l'exemple le plus caricatural reste celui du « casanier » Georges Cuvier – cherchent à faire en sorte que le travail de prospection soit effectué par des personnels plus spécifiquement formés pour affronter les rigueurs de la vie en mer. Cela se fera par le biais de la création en 1819 de l'école des voyageurs naturalistes à Paris, mais également par l'emploi d'officiers de santé de la marine, dont la formation au sein des écoles de médecine navale comprend plusieurs disciplines importantes dont la botanique et l'hygiène navale et coloniale. Ainsi, après 1815, plusieurs expéditions de circumnavigation vont se mettre en place et favoriser corrélativement les dynamiques économiques autour du commerce et de la diffusion des plantes médicinales.

Les expéditions scientifiques : quelle place pour les plantes médicinales ?

La marine de guerre française cultive une relation ancienne avec les savoirs scientifiques. Certains domaines comme l'hydrographie, les mathématiques, la médecine bien évidemment, l'ont contrainte à développer des structures de formations, voire à favoriser la production d'innovations scientifiques, et ceci dès la deuxième moitié du XVII^e siècle. Par ailleurs, les forces navales restent associées, directement ou indirectement, à tous les projets de découvertes coloniales ou de campagnes scientifiques autour du monde. Cette imbrication du militaire et des sciences se conjugue aux analogies nombreuses existant entre les finalités politiques des savants et les visées patriotiques des états-majors.

Formés aux rudesses de la vie en mer, qualifiés – pour certains – dans le domaine des techniques de conservation et de reconnaissance des espèces, les officiers de santé de la marine apparaissent comme un personnel idéal pour effectuer des travaux de prospection dans les Territoires outre-mer. Les scientifiques du Muséum, craignant les risques des voyages maritimes ainsi que les conséquences d'une absence prolongée hors des institutions où se jouent les carrières, voient d'un bon œil le fait de déléguer les tâches de collecte à des « seconds couteaux », d'autant plus que ceux-ci restent très conscients des réalités hiérarchiques. Les consignes transmises par les naturalistes dans les instructions de voyage sont globalement respectées et la première expérience de grande ampleur, à savoir le voyage de l'*Uranie* et de la *Physicienne* (1817-1820) dans laquelle trois officiers de santé de la marine de Rochefort sont embarqués (Quoy, Gaimard et Gaudichaud), demeure un succès en dépit d'un naufrage aux îles Malouines et de la perte d'une partie des collections.

L'expérience diplomatique du corps de la marine facilite également les possibilités d'échange et de coopération scientifiques notamment avec les territoires américains, thème que ne manquent pas d'aborder les savants dans leurs instructions de voyage, à l'instar de Mirbel lors du voyage de Gaudichaud à bord de la *Bonite* (1836-1837) :

« La relâche de Rio-Janeiro peut nous assurer pour l'avenir des relations utiles. Sans doute, ce point a été trop visité pour que les herborisations qu'on y ferait nous procurent des espèces d'un grand intérêt ; mais il y existe un riche herbier qui pourrait fournir matière à un commerce d'échange [...]

La ville de Lima possède, sans nom scientifique d'espèces et sans classification, un grand herbier du Pérou, dans lequel, d'après des renseignements que nous avons de justes motifs de croire certains, il sera permis de prendre les doubles échantillons, à la charge de numéroter toutes les espèces, et d'en